

Pâquies

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le temps d'autrefois.

(Journal de Lausanne, 19 juillet 1788).

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !
 Quand on voyait les Seigneurs Rois
 Conduire eux-mêmes la charrue
 Et travailler à la moisson
 Quand la saison
 Était venue.

Faisant œuvre de leurs dix doigts,
 On voyait Princesses et Reines,
 De leurs brebis tondre ou filer les laines.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !
 Préparé de la main de sa grosse maîtresse,
 On savourait le lait et de chèvre et d'ânesse
 Dans la cueillère et l'écuille de bois.
 Ah ! le bon tems que le tems d'autrefois !

On ne connaissait ni le code,
 Ni l'étiquette, ni la mode,
 Ni les habits de chaque mois.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

On n'avait point de Comédie,
 Point de Vauxhall, de Kanelagh,
 D'Ombres Chinoises, d'Opéra ;
 Point de Concerts, d'Académie,
 Point de Comédiens de Bois.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

(Vous allez, peut-être, me dire,
 Qu' alors on devait s'ennuyer,
 Qu'il fallait dormir ou bâiller ;
 Détrompez-vous, on ne savait pas lire.)

Les maris étaient moins galants...
 Les femmes étaient moins coquettes ;
 Les filles, à près de seize ans,
 Étaient encore innocentes, discrètes ;
 Elles n'allaient jamais au bois.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Toujours fraîche, toujours féconde,
 Par de-là soixante printemps,
 Une femme avait des enfants ;
 Il est beau de peupler le monde.
 De nos jours un seul fils ; et souvent à sept mois !
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois.

Communiqué par PIERRE D'ANTAN.

Oh, la guerre ! — Deux soldats visitent un musée. Ils s'arrêtent longuement devant le buste d'un général.

— Hein, mon vieux, faut-y que ce soit pas rigolo, la guerre, pour charcuter un brave général à ce point.

— Eh ben oui, tout de même ; plus de jambes..., plus de bras !

Amoureux, gare l'omelette !

C'est après-demain le lundi de Pâques, la fête des œufs. Il existe, à ce sujet, une jolie légende originaire du pays bressan.

Un jour, à Bourg en Bresse, arriva Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Elle séjourna quelque temps au château de Brou.

Marguerite était très grande, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi très jolie. Les gentils-hommes la saluaient comme une reine et les paysans comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut à Bourg assemblée et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci » ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
 Fiancés et joveuxceaux,
 Commençaient les rondeaux,
 Quand venaient les musettes.

Entourée des châtelaines du voisinage, Marguerite assistait à la fête.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable ; deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une

danse du pays. C'était la coutume... Si les jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés ; la volonté même de leurs parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite prenait grand plaisir à ce spectacle, nouveau pour elle. Soudain, on entendit le son du cor et presque aussitôt apparut, en magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, tout à la joie de leur rencontre fortuite, ne songeaient ni à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mettant sa main dans celle de Philibert :

— Adoptons la coutume de Bresse, dit-elle. Ils se fiancèrent et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

Oh ! oui. — Il faut avoir bien mauvaise opinion de soi, pour ne pas vouloir paraître tel qu'on est.

L'opposition. — Madame entend parler politique et demande à son mari : Qu'est-ce que c'est donc que ce parti de l'opposition ?

— C'est toi, ma chère... dans le ménage.

Une foire.

Pour une foire, c'est une foire, que celle qui se tient en ce moment à Leipzig. Elle a lieu deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et dure un mois.

La ville se transforme comme par enchantement et prend une physionomie pleine d'originalité et de mouvement. Des baraques viennent par centaines le long des rues ; des marchands forains s'emparent de toutes les portes cochères ; des fabricants de la montagne prennent possession de la voie publique ; des saltimbanques établissent leurs tréteaux. Soixante mille étrangers, partis de tous les coins de l'Europe et du fond de l'Amérique elle-même, font tout à coup irruption dans la ville. Si les rues de Leipzig sont littéralement transformées à l'époque des grandes foires de Pâques et de Saint-Michel, il en est de même dans la vie intérieure des familles.

Les appartements sont devenus des succursales des hôtels ; père et mère, enfants et arrière-parents couchent ensemble, pêle-mêle, dans le salon, quelquefois même dans la cuisine ; enfin, n'importe où ! Des ballots de marchandises encombrement l'antichambre, les corridors, et jusqu'aux escaliers. Bref, le Leipzig-kois ne s'appartient plus du jour où arrive l'étranger ; il s'efface, disparaît, pour la modeste somme de 30, 40, 50 ou 100 thalers ! Nous ne parlons ici que du petit bourgeois de Leipzig, car pour le Leipzig-kois, riche marchand, il ne change pas ses habitudes pour si peu ; il ne s'aperçoit de la foire que dans son comptoir.

Les industries les plus diverses se donnent rendez-vous à la foire de Leipzig et y vivent le plus fraternellement du monde, côte à côte. Les peaux, les draps et les cuirs, les trois principaux articles du marché, occupent à eux seuls

trois quartiers de la ville. Le commerce de l'horlogerie tient une autre rue. Le reste se case un peu partout, au gré de la municipalité ou de MM. les entrepreneurs de la construction des baraques.

Pâques.

L'è dèman Pâquie, à cein que dit l'ermana. Lè bouibos sè redzoïant tot pplein de lo vèrè arrevà, cà lài a gran tein que l'atteindant. Et no, quand on'ira dzouveno, vo rappelà-vo assebin quemet on s'empacheintàve que fusse quie. Lo matin, àò selàò lèveint, on ètài dza de poeinte po tieindre noutrè z'ào que la mère no z'avai bailli. On lè fourràve dein on caquelon, et, quand l'étant couet, on vessàve l'idie po remettre on bocon de tieintere qu'on atselàve vè lè boutequans. L'étài onn'affère quemet de la pufetta que faillai mèclià avoué onna gotta d'idie ; et pu on lè laissive tant qu' à qu'on aussè comptà du ion à dou ceints. Adan on lè saillèssai, on lè panàve avoué onna couenna de lard, mimament on bourrelion, et pu on lè portàve dein 'na fremelhira, de cliàu groche fremi, vo sède, que sè promènavant dessus, et que lài fasant dâi galé seindà, dâi tserraire, dâi riò, dâi lé, qu'on arâi djurâ la carta de la Suisse. Ein aprî quinte lutsèhye ! on tè rebat-tàve cliàu z'ào à clii que porrà lè tsampa lo pllie llein, quaranta pî de hiaut. Quand ein avâi ion que tsesive dessus onna pierra àò bin onna cailla de vè on bocon dura, faillai vèrè lè z'eimbardje que fasâi : lo dzauno, lo bllian, tot cein sè corressâi aprî quemet lè melion quand on lè fâ chàota à la pudra. L'è cein que fasâi rire lè dzein que guegnivant !

Quand on lè z'avai prâo accoulhi via, on croquàve avoué lè camerardo. Po quemeinci faillai cheintre iò l'ire lo défaut po fière bet contre bet, et pu tiu contre tiu. Dâi coup, on rusàve, on tegnâi l'ào dein la man avoué lo pàodzo et lo lètse-potse, et à la vi quel'autr fiesâi, on fasâi caludzi lo dà su son àò po lè préservâ. la nelhie ein amont et clii dau camerardo sè trossàve rà.

Dâi z'auto coups on pregnâi, po croquâ, on àò de bou bin adrà tiènt, mà faillai sè sauva se on sè maufiàve dau tor, cein quie gâ ! L'è veré qu'assebin l'étài 'na brouillèri.

Dâi z'auto iàdzo, on einnitàve on mài dou-reint on àò dein dau fèrè et quand lo dedein ire bin pourri, la couquelhie vegnâi asse dura qu'on ècouelletta à café ; on pouàve croquâ sein rein risquâ. Tot parâi, à force fière, l'arrevàve que sè trossàve et pèlo perte dzincillàve 'na caïneri asse dzauna que dau frelin que fasâi on chet-mau de la mètsance. On sè fasâi adan dere dâi noms, dâi « caïon, maulhonnoito, chet-mau » et dâi dhizanna d'auto po rire.

Et lo tantoût : quinte venaigrette ! mè z'amis de Mordze ! quin pucheints saladiers on l'eintsatalàve. Tsacon sa dozanna d'ào. On lè tsapliàve ein finne ruve quemet po freccassî lè truffie, et pu on cein verive bin adrà avoué de l'oulio, dau venaigro, dâo trà z'ugnons. L'è cein qu'ètài dâo fameux ! et que vo cotàve lè coute : on avâi omète lo thorax garni et on pouàve restâ tant qu'âi dhi z'haòre lo leindè-man sein rein revèrè. Jamé ne vo pèsàve su l'estoma ; nâ pas ora lè dzein l'ant tant crouie que rein que onna veingtanna de truffie bou-lâte, cein lau fâ mau. Faillai no vèrè ! Quin corps on fasâi !

Lâi a oquie que m'a adi contrareyi, l'è que Pâquie ne sâi pas adi lo mimo dzo ti lè z'an, nâ pas dâi iàdzo àò mài de mà, dâi z'auto coup àò mài d'avri, dinse on ne sâ jamé àò justo quand l'è. Noutron fretà, que l'è on tot malin (l'a ion de sè cousins que l'a risquâ d'eintrâ à l'ècoula normàla), m'a esplià que Pâquie l'è àò quemeincement dâo sailli po cein que, se l'ire àò mài de janvier sarâi trào proutso de tsalande et dau boun'an ; ein fè-

« Vrai, lè dzenelhie fant pas oncora prâo d'âo : l'ai a rein que mâ et avri que l'oulant, câ, pllie tard, l'herba, la fénasse, lo berboutset, la saletta, lo triolet, tot cein l'è trâo grand, et on l'ai trouperâi dessu ein rebatteint lè z'âo. Va dan bin dinse. Po lo dzo que n'è pas adi lo mîmo, ie parait, à cein que crâi, que lè marchand d'ermana l'antecin fé. Pâotître bin que l'è veré câ, bin soveint, sein clli bourtiâ de Pâquie que tsandze, on ermana porrâi bo et bin vo dourâ on par d'an. L'è onna guieuseri que lo Conset d'Etat dêvetràî fère bôtsi !

Dan, l'è dêman, et sè vo z'allâ pè le boute-que vouâ, n'âobliâde pas de preindre dau venaignro et de l'oulio po la venaignretta.

MARC A LOUIS.

Bon augure. — Il a tonné déjà deux fois ce mois-ci ; c'est de bon augure si l'on en croit le dicton patois : « Quand tauné au mâ d'avri, petits et grands dussan sè redzoï ».

Un crâne jardinier.

Le peintre Meissonnier recevait, dans sa villa de Poissy, toutes les célébrités du monde artistique et littéraire.

Il avait à son service un jardinier, véritable puits de science et doué d'une mémoire prodigieuse. Il connaissait toutes les plantes, toutes les graines, quelle que soit leur provenance. Impossible de le mettre en défaut.

Emile Augier admirait ce jardinier.

— C'est un homme extraordinaire, disait-il à Meissonnier.

— En effet, il a de l'œil et de la mémoire, mais, vous verrez, un de ces jours je le mettrai en défaut.

Un soir, après dîner, Meissonnier dit à Augier : « J'ai mon affaire, vous allez voir ».

Il fit appeler son jardinier, puis, dépliant un papier, il lui demanda :

— Connaissez-vous ces graines ?

Le jardinier, après un moment d'examen :

— Oui, ce sont des graines de *pulpus fluximatis*, plante rare des tropiques.

Un sourire triomphant illumina le visage de Meissonnier, qui demanda encore :

— Combien de temps faut-il pour faire sortir les plants de terre ?

— Environ quinze jours.

— C'est bien.

Le jardinier sortit.

— Quinze jours, vous entendez, dit le peintre à Emile Augier, ne manquez pas de venir.

Augier fut exact au rendez-vous.

On en était au café, lorsque le jardinier se fit annoncer.

— Monsieur Meissonnier, dit-il, les plants sont sortis de terre ; vous plairait-il de les venir voir.

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort, s'écrie le peintre.

Tout le monde descendit au jardin.

Le jardinier souleva une grosse cloche de verre. Sur la couche de terreau, soigneusement aplatie, émergeait une triple rangée de museaux de harengs saurs.

Il y eut un instant de silence, puis tout à coup les assistants partirent d'un éclat de rire.

Seul, Meissonnier ne riait pas. Les graines qu'il avait soumises à l'examen de son savant jardinier, dans l'espoir de le mettre en défaut, n'étaient que des œufs de harengs séchés.

Le jardinier fut le plus malin, mais il le paya cher ; le lendemain, Meissonnier le congédia.

S. G. D. G.

L'expression populaire « tuer le ver », en usage aussi chez nous, est une importation française. Son origine est très discutée ; les ver-

sions abondent. En voici une qui en vaut bien d'autres.

Un ouvrage datant du règne de François I^{er}, nous apprend que M^{me} de Vernade mourut subitement un beau matin, sans aucune cause apparente.

Epouse d'un maître des requêtes, cette noble dame était fille du général Bricconnet, qui mourut cardinal-évêque de Saint-Malo, et sœur d'un évêque de Meaux. Sa mort ne pouvait passer inaperçue.

On fit donc l'autopsie, et l'on trouva sur le cœur un ver vivant qui avait percé ce viscère. Pour faire périr ce mystérieux animal, on employa la drogue la plus énergique de l'époque. C'était un antidote dans la composition duquel entraient une foule d'ingrédients : opium, raifort, agarie, asphodèle, cervelles de lièvre, vipères stinçes, etc.

Il paraît pourtant que ce remède ne fit pas d'effet. Au contraire, le ver semblait y trouver un plaisir infini.

Aussi les docteurs le considéraient-ils déjà comme un animal diabolique, quand l'un d'eux laissa tomber sur lui, par hasard, la rôti au vin qu'il était en train de manger pour se remettre le cœur. Jugez de leur surprise : la bête mourut *incontinent*.

Il était donc démontré que le pain trempé de vin tue le ver cardiaque. Aussi l'auteur que nous citons recommande-t-il aux personnes prudentes d'en faire usage tous les matins pour se débarrasser du ver. Voilà pourquoi, depuis cette époque, tant de gens ont l'habitude de casser la croûte et de boire la goutte le matin, avant de commencer leur travail.

Il est certain que si ces buveurs matineux ne tuent pas le ver, ils tuent tout de même, à la longue, quelque chose, qui n'est ni plus ni moins qu'eux-mêmes.

Toujours les coquilles. — « Votre article de samedi dernier « Coquilles », nous écrit un abonné, m'engage à vous envoyer celles-ci que j'avais relevées jadis : »

On lisait cette annonce dans le *Journal de Genève* : « Perdu une petite chienne toute noire avec tache blanche au portail. »

Une autre coquille superbe donna lieu à un incident vraiment désopilant :

Le célèbre géographe Malt-Brun, parlant d'une haute montagne, plaçait son altitude à 36,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On composa 360,000 pieds, Malt-Brun effaça un zéro. En seconde, l'épreuve revint avec deux zéros, ce qui faisait 3,600,000 pieds. Malt-Brun, qui n'était pas commode, traça en marge : « 36,000 pieds, 36 millions de bêtes !!! » Et le livre parut avec cette mention : « *Le plateau supérieur est situé à 36 millions de bêtes au-dessus du niveau de la mer.* »

La longévité dans les deux sexes.

Selon les observations d'un médecin américain, la mortalité serait plus élevée dans le sexe fort, de la naissance à l'âge adulte, et même jusqu'après la soixante-dixième année. A partir de là, le nombre des décès féminins est de beaucoup plus considérable. La mortalité générale est, en résumé, plus élevée chez les hommes que chez les femmes. Ces dernières atteindraient aussi plus facilement les extrêmes limites exceptionnelles de la longévité. Sur 111 personnes décédées à New-York à l'âge de quatre-vingt-dix ans, on enregistrait 77 femmes et 34 hommes ; sur 1191 octogénaires londoniens, on comptait 646 femmes et 545 hommes ; après cent ans, la proportion serait de cinq fois supérieure en faveur de la femme. Cet avantage que le sexe dit faible a sur l'autre trouve son origine naturelle dans une multiplicité de causes qui influent consi-

dérablement en faveur de la femme. Elle a moins de fatigues à supporter ; elle est exposée à moins de dangers qui guettent l'homme chaque jour dans son existence ; elle est moins sujette aux accidents inhérents à ses durs métiers.

Un autre docteur établit que les hommes de science, et notamment les astronomes, auraient une longévité toute particulière. La moyenne de la vie humaine est d'environ 33 ans : d'après les calculs faits sur plus de 7000 cas, elle serait de 64 ans chez les astronomes, de 59 chez les artistes, de 65 chez les littérateurs et de 74 chez les savants. Pour les seuls astronomes, 1000 recherches auraient donné 596 ayant vécu plus de 70 ans, 206 de 70 à 79 ans, 126 de 80 à 89 ans, 15 jusqu'à 99 ans et 3 plus de 100 ans : la moyenne serait de beaucoup supérieure à la normale.

Il n'est pas difficile d'assigner de bonnes raisons à cette longévité des hommes de science. Leur existence est généralement calme, tranquille, aisée : les controverses scientifiques ne leur échauffent que rarement le sang, et ils contractent une véritable tendance à la contemplation. Le meilleur moyen de vivre longtemps serait donc de s'adonner exclusivement à la science.

Entre amis. — A la veille d'un long voyage, M. B..., veuf depuis peu, écrit à un de ses amis, pour lui demander si, en son absence, il serait assez bon de se charger de ses deux enfants.

— Quel âge ont-ils ? demande l'ami.

— Dix-huit ans à eux deux, répond M. B.

— Envoie-les ; je les attends.

Les deux enfants arrivent. Ils avaient bien 18 ans à eux deux ; mais l'un avait 17 ans et demi, l'autre était un bébé de six mois, accompagné de sa nourrice.

Pour les yeux.

Il arrive souvent qu'on ait les yeux rougis et fatigués par diverses causes, dont la principale est la veille trop prolongée.

Voici un remède aussi simple qu'efficace. Il suffit de se laver les yeux, deux ou trois fois par jour, avec du thé tiède et non sucré. Ce collyre élémentaire dissipe la douleur, dégonfle les paupières et redonne à l'œil sa fraîcheur et son éclat ordinaires.

Les trois coups. — On les attend d'un jour à l'autre, les trois coups traditionnels qui nous annoncent l'ouverture de la saison de printemps. Nous l'avons dit, samedi dernier, c'est l'*Opérette* qui tiendra les planches, cette année. De la troupe et du répertoire, onques ne sait rien encore, mais tout le monde sait que ce sera fort bien, puisque les mêmes personnes à qui nous devons déjà tant de brillantes représentations d'opéra ont bien voulu, à leurs risques et périls, se charger de l'entreprise.

De tout. — Quel que soit votre désir, en fait de spectacle divertissant, vous le pouvez satisfaire au *Kursaal*. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, à coup sûr. Ainsi, cette semaine, nous eûmes de l'opéra-comique et même de l'opéra : un acte de *La Favorite*. A côté de cela, le menu habituel, dont les fidèles ne se rassasient point, tant la direction en sait bien varier les combinaisons. NEL.

Primes du « Conteur vaudois. »

Ensuite d'arrangements, nous offrons, à nos lecteurs, les ouvrages suivants :

L. Façrat. Mélanges vandois .	fr. 1.50	au lieu de	fr. 3.50
Causeries du Conteur vaudois (1 ^{re} série, 2 ^{me} édit., illustrée).	» 1.20	»	» 2.—
L. Monnet. Au bon vieux temps des diligences .	» 1.20	»	» 2.20
C.-C. Dénérac. La vilhe melice dâo canton de Vaud .	» 1.20	»	» 2.20

Port en sus.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.